

EXTERIEUR NUIT: «la Clôture», de Jean Rolin. Page IV.  
 FILS D'ÉCOSSE: «le Mécontentement», de James Kelman. Page VI.  
 ET UN, ET DESANTI: «la Liberté nous aime encore», par Dominique  
 et Jean-Toussaint Desanti. Page VIII.

# Livres

L'incroyable  
 et véridique histoire  
 du dictionnaire  
 chinois-français Ricci.  
 Cinquante ans  
 d'élaboration,  
 300 000 entrées.  
 Un travail de jésuites.

**Le Grand Ricci**

Préparé par les Instituts Ricci de Paris et  
 Taipei. En coédition avec Desclée de Brouwer.  
 six volumes de 1 216 pp., et un volume  
 d'annexes, 762,25 € (5 000 F).

**Taipei-Macao-Paris** envoyé spécial

**D**es centaines de milliers de  
 fiches cartonnées méticuleu-  
 sement remplies... Qui de-  
 viennent 42 volumes de ta-  
 puscrit au papier jauni...  
 Pour aboutir à la sortie aujourd'hui à Pa-  
 ris des 8 500 pages en sept volumes, élé-  
 gamment imprimés, du *Grand Ricci*, le  
 plus important dictionnaire jamais publié  
 entre le chinois et une langue étrangère, en  
 l'occurrence le français. Une œuvre sans  
 équivalent: alors que le plus gros diction-  
 naire chinois-anglais affiche 170 000 défini-  
 tions, le *Grand Ricci* en possède 300 000.  
 Il couvre également 13 400 caractères chi-  
 nois, alors que, selon un spécialiste, avec  
 seulement 1 000 caractères de base, on re-  
 connaît 9 idéogrammes sur 10 dans un  
 journal chinois.

Résumer ainsi le demi-siècle d'histoire qui  
 a été nécessaire pour aboutir à ce résultat  
 rend peu justice à l'ampleur de la tâche  
 dans laquelle se sont lancés à l'origine une  
 poignée de missionnaires jésuites. Les  
 pionniers des débuts ne sont plus là – le  
 dernier coordonnateur du dictionnaire, le  
 père Claude Larre, s'est éteint le mois der-  
 nier à 88 ans – pour assister à l'épilogue  
 d'une entreprise insensée, animée par la  
 foi, un grand intérêt pour la culture chi-  
 noise et le désir de contribuer à un dia-  
 logue de civilisations pas toujours com-  
 mode. Près de deux cents personnes,  
 plusieurs générations de sinologues jé-  
 suites et non jésuites, chercheurs religieux  
 et laïcs, ont consacré plusieurs années de  
 leur vie à cette œuvre exceptionnelle.  
 Sans être un travail de nature reli- ●●●



À gauche, le père  
 jésuite Matteo  
 Ricci, initiateur  
 du dictionnaire.  
 Gravure  
 de P. De Goyer et  
 J. de Keyser  
 (1667).

## La longue marche du Grand Ricci

## La longue marche du Grand Ricci

### L'informatisation ne fut pas une partie de plaisir. Une simple erreur

●●● gieuse, le *Grand Ricci* s'inscrit également dans l'aventure des jésuites en Chine, une histoire de plus de quatre siècles marquée par la personnalité de Matteo Ricci (1552-1610), ce jésuite italien arrivé en Chine en 1583, et dont la tombe trône toujours au milieu des jardins d'un bâtiment de Pékin qui abrite désormais l'école du Parti communiste (1). Cet homme de grande culture, connu en Chine sous le nom de Li Mateou, s'initia à la langue chinoise, dont il écrivit à son ancien professeur de Rome que «c'est autre chose que le grec ou l'allemand». Il ouvrit la voie à une grande tradition linguistique chez les jésuites envoyés en mission en Chine. «La passion des jésuites pour la langue, la littérature et la culture de l'empire du Milieu s'est vite traduite par l'édition de dictionnaires», rappellent les responsables du projet dans la préface du *Grand Ricci*. On leur doit ainsi le premier dictionnaire du chinois au français en 1626, ou encore le *Dictionnaire classique de la langue chinoise* du père Séraphin Couvreur, sorti en 1904 et devenu un ouvrage de référence: un «ancêtre direct du *Grand Ricci*», soulignent les auteurs.

S'ils s'aventuraient sur un chemin déjà bien balisé, les initiateurs du projet n'en ont pas moins souffert. «Je savais que ça serait atroce, horrible et long, et je n'ai pas été déçu», confie Elisabeth Rochat de la Vallée, sinologue et secrétaire générale de l'Institut Ricci de Paris, l'une des chevilles ouvrières des dix dernières années de la fabrication du dictionnaire. «Le marché n'est pas à la taille de l'effort», reconnaît humblement le père Benoît Vermander, le directeur de l'Institut Ricci de Taipei, l'autre pôle du projet. «C'est une entreprise en dehors des lois du marché, obéissant plutôt au sacrifice humain et à la passion.»

Le *Grand Ricci* est la conséquence directe de l'histoire tourmentée de la Chine au XX<sup>e</sup> siècle. C'est pendant la guerre sino-japonaise, dans les années 40, que l'idée a en effet germé dans l'esprit d'un jésuite hongrois, Eugene Zsamar, de réaliser un dictionnaire encyclopédique entre le chinois et cinq langues: le hongrois, l'anglais, le français, l'espagnol et le latin. Lorsque les jésuites, qui aimaient alors la grande université Aurora de Shanghai, furent chassés de Chine par le nouveau pouvoir communiste après 1949, ils se retrouvèrent réfugiés dans la colonie portugaise de Macao, oisifs et abattus.

Ils avaient sauvé de la débâcle huit malles de livres et de manuscrits, dont deux cents dictionnaires et lexiques. La réalisation du dictionnaire universel du père Zsamar s'imposa comme une évidence. Ils se mirent au travail, d'abord à Macao, puis à Taichung, au centre de Taïwan, où ils avaient trouvé refuge à partir de 1952. «Une vingtaine de jésuites, assistés par une équipe de collaborateurs chinois, se rassemblent autour de grandes tables tournantes équipées de pupitres à huit faces et deux étages montés sur roulement à billes, pupitres sur lesquels sont disposés les ouvrages de référence», selon le récit des auteurs. Une première phase fastidieuse consiste à découper les définitions des principaux dictionnaires chinois existants, à les coller sur des petites fiches en carton, et à les traduire dans les cinq langues sélectionnées. Trois cent mille de ces fiches furent rédigées, toujours entreposées à l'Institut Ricci de Taipei, témoignages des longues heures passées dans l'ambiance studieuse de Taichung.

C'est à cette époque qu'arrive le père Jean Lefeuvre, jeune jésuite français expulsé lui



**Les jésuites devaient notamment vérifier l'écriture des caractères, les prononciations, si la traduction française correspondait bien, ajouter les sens nouveaux apparus plus récemment...**

aussi de Shanghai (lire page suivante). A 80 ans, toujours actif à Taipei, il est le plus ancien témoin de l'aventure du *Grand Ricci*: «Je m'occupais de la vérification de tous les sens basés sur des livres anciens. Je travaillais avec un collaborateur chinois, et nous reprenions tout. Si un des dictionnaires utilisés citait une phrase tirée d'un livre, il fallait retrouver ce livre et le contexte d'où était tirée cette citation.» Un travail de vérification qui sera plusieurs fois effectué dans les décennies suivantes. Quarante ans plus tard, Marc Gilbert, un jeune diplômé de chinois, effectuera lui aussi pendant deux ans cette même tâche sur la version finale: «Il fallait vérifier l'écriture des caractères, les prononciations, si la traduction française correspondait bien, ajouter les sens nouveaux apparus plus récemment.» L'une des difficultés tenait au fait que certains auteurs étaient morts et qu'il fallait retrouver leurs sources pour vérifier les données. «On avait tendance à vouloir rayer une donnée si on n'en retrouvait pas l'origine. Mais si elle était là, c'est que quelqu'un l'avait découverte quelque part. Peut-être un père l'avait-il simplement entendue

lors d'une visite en province... Il fallait corriger les erreurs sans supprimer quelque chose d'essentiel», raconte ce spécialiste de littérature chinoise contemporaine, aujourd'hui rattaché à l'Institut de Taipei comme chercheur.

La deuxième étape du travail fut la constitution des tapuscrits, 42 volumes pour l'édition française, dont les pages étaient tapées à la machine en cinq exemplaires au papier carbone. Véritable ébauche du futur dictionnaire qui prit tout de même quinze ans à réaliser, à la fois par manque de moyens financiers – il fallut une subvention française pour en achever la frappe – et humains, le nombre de jésuites attachés au projet allant en se réduisant. Au passage, le rêve polyglotte du père Zsamar avait disparu: les versions autres que la française n'ont pas survécu aux épreuves du temps. L'espagnol a tout de même donné un petit dictionnaire. Le tapuscrit ronéoté en hongrois a été offert au gouvernement de Budapest. L'anglais et le latin n'ont mené à rien, la version latine inachevée étant toujours entreposée dans les archives de l'Institut Ricci à Taipei...

Sous l'impulsion du père Yves Raguin, sans doute l'homme-clé de l'aventure du Ricci, mort en 1998, la filière française décide de poursuivre, et de se transformer en fusée à trois étages selon un calendrier à l'époque totalement imprévisible. La première étape fut franchie avec succès en 1976, un «petit dictionnaire» de moins de 6 000 caractères et 5 000 expressions, locutions et idiomes, qui fut diffusé à 23 000 exemplaires. La deuxième étape devait être celle d'un «dictionnaire intermédiaire»: elle dut attendre vingt-trois ans, avec la sortie, en 1999, d'un ouvrage en deux volumes préfigurant le *Grand Ricci* d'aujourd'hui, qui est cinq fois plus important.

Parmi ceux qui ont «souffert», le père Yves Camus, actuel directeur de l'Institut Ricci de Macao. Arrivé en 1968 à Taïwan pour y faire des études de philosophie chinoise, rien ne le préparait à ce qu'il a dû affronter. En 1985, il se voit demander de travailler à l'informatisation du dictionnaire: «Je me souviens de ma première leçon, qu'est-ce que le DOS, le disk operative system... Aussitôt après, il doit choisir un logiciel acceptant les deux langues... L'informatique des années 80 ne fut pas une partie de plaisir pour cet autodidacte dont une erreur au départ coûta six mois et 150 000 opérations au projet. «Nous sommes arrivés trop tôt pour ce genre de problèmes.» Au total, le père Camus aura consacré treize années de sa vie, de 1985 à 1998, au *Grand Ricci* et à l'informatique. «Il y a investi tout son être», dit un autre membre de l'équipe, qui ajoute pudiquement: «le piège d'une œuvre de cette nature, c'est qu'on ne peut plus s'en détacher...» Dans la magnifique maison portugaise qui abrite l'Institut Ricci de Macao, le père Camus est toujours intarissable sur cette technologie qu'il a dû dompter pour mener à bien sa tâche.

Le projet rebondit au milieu des années 80, à la fois avec l'apport financier des gouvernements français et taïwanais, mais aussi de son élargissement hors de la sphère jésuite. «Le dictionnaire deviendra peu à peu un projet fédérateur de la sinologie française dans son ensemble», estime les responsables du projet. Quelque 170 «branches du savoir» (administration impériale, médecine, banque, chimie, mathématiques, bouddhisme...) sont définies, dont la supervision, sur la base des anciens tapuscrits, est confiée à des spécialistes issus du CNRS et d'autres institutions, membres ou pas de l'Institut Ricci. Ainsi, le domaine de l'«administration impériale» compte 8 000 occurrences dans le tapuscrit. Après révision, il n'en reste plus que 2000. «Ce n'est pas un appauvrissement, mais un travail de choix et de vérification», souligne Vermander. Même chose pour les caractères: il y en avait 16 000 dans le tapuscrit, 13 400 à l'arrivée. «On en a retiré les caractères les plus rares, comme certains noms d'oiseaux, car celui qui les rencontre est à un niveau tel qu'il va directement dans les ouvrages chinois, et c'est sans doute lui qui l'a fait entrer dans le dictionnaire et il sera le seul à l'utiliser», explique Elisabeth Rochat de la Vallée. Le résultat n'est pas un dictionnaire classique de langue: il est indexable par branche. «C'est un instrument de travail, pas d'érudition, précise-t-elle. Pour chaque branche du savoir, il y a juste l'essentiel de ce secteur et de la langue. Mais il faut être érudit pour l'exprimer de cette manière.» Une démarche valable pour l'histoire comme pour la peinture.

C'est également la première fois qu'un dictionnaire fournit l'évolution en dé- ●●●

## La longue marche du Grand Ricci

### initiale coûta six mois de travail et des milliers d'ajustements.

●●● tail, y compris dans ses usages les plus anciens, pour 13 400 caractères. «Cela montre par quel détour on arrive au sens actuel», explique le père Vermander. Une histoire qui commence, grâce aux recherches du père Lefeuvre, par les caractères gravés sur les carapaces de tortues, les omoplates de bœuf et sur les bronzes il y a plus de deux mille ans, qui ont été dessinés à l'encre de Chine par Catherine Rocco et Huang Shang-I, puis scannés pour devenir une police informatique: un travail colossal. «Le Grand Ricci couvre la langue chinoise des origines à nos jours comme aucun autre dictionnaire occidental ne le fait, c'est une encyclopédie éclairée de la pensée chinoise», souligne Elisabeth Rochat de la Vallée. Un exemple: le caractère Hsiu signifie dans son sens le plus ancien «viande offerte en sacrifice». Il a pris aujourd'hui parmi ses sens celui de «viande séchée offerte comme paiement par l'élève au maître», et, par extension, les «honoraires d'un professeur»...

A qui s'adresse une telle somme? Sorti à 5 000 exemplaires, le Grand Ricci vise un marché international de spécialistes, sino-



MOÏSE DE ARACHIDES

logues, linguistes, comparatistes, mais aussi d'amateurs de tout ce qui est chinois et de beaux livres. Depuis l'annonce de sa sortie, 40 % des demandes viennent des bibliothèques universitaires américaines, malgré l'obstacle de la langue française. «Il ne faut pas le mettre dans les mains d'un jeune de 18 ans qui commence à apprendre le chinois, il s'égayerait», prévient toutefois Elisabeth Rochat de la Vallée. L'étape suivante est celle du céderom, à condition de parvenir à développer un système de

consultation adapté. Une nouvelle fois se pose la question du financement qui a pesé si lourdement sur le Grand Ricci. «L'idéal serait une grosse boîte travaillant avec la Chine, qui serait le seul sponsor et dont l'image serait attachée à ce céderom. Ce n'est pas une somme insurmontable: moins de 400 000 euros. Nous avons prouvé que nous savions travailler avec peu d'argent», souligne la secrétaire générale de l'Institut Ricci de Paris...

Autre perspective, celle d'une édition chi-

Ci-contre: massacre de missionnaires catholiques au Tons-King, novembre 1839.

noise: un contact a été établi avec les Presses commerciales, une maison d'édition d'Etat à Pékin, pour sortir, d'ici deux ans, un dictionnaire limité à un tiers du Grand Ricci, plus adapté à un public chinois. «Ils veulent le sigle Ricci. Quel compliment pour nous», s'exclame le père Vermander. «C'est intéressant pour les Chinois: ça leur permet de ne pas s'en remettre à la seule langue anglaise pour entrer dans le monde occidental. Certains y sont sensibles, dit Elisabeth Rochat de la Vallée. Nous avons lutté non pas pour une étroite vision francophone, mais pour qu'une richesse de l'esprit humain soit sauvegardée et transmise. C'est à cet objectif que j'ai consacré dix ans de ma vie.» Matteo Ricci ne se serait sans doute pas exprimé autrement il y a quatre siècles.

PIERRE HASKI

(1) Lire à son propos: Jean Lacouture, *Les Jésuites*, tome I, chapitre IX (Le Seuil, 1991), et Jonathan Spence, *Le Palais de mémoire de Matteo Ricci* (Payot, 1986).

## Jésuite et fin

Reconte avec Jean Lefeuvre, l'homme qui déchiffrait les carapaces de tortues.

Taipei envoyé spécial

A Taipei, on peut trouver le père Jean Lefeuvre dans son refuge débordant de livres de l'école de langue Aurora: le nom même de la grande université jésuite de Shanghai fermée par le pouvoir communiste après 1949. A 80 ans, bon pied bon œil, mais pas bonne oreille, le père Lefeuvre est devenu l'une des mémoires vivantes de l'aventure jésuite en Chine, et donc de l'histoire du dictionnaire Ricci. «Sans Yves Raguin (mort en 1998, ndr) et Jean Lefeuvre, il n'y aurait pas de Grand Ricci», commente le père Vermander, directeur de l'Institut Ricci de Taipei. Jean Lefeuvre est arrivé à Pékin en 1947, à l'âge de 25 ans, comme jeune jésuite étudiant. Il s'est inscrit en philosophie à l'université de Pékin, alors sous le pouvoir du Kuomintang. Six mois plus tard, les com-

munistes prenaient la capitale du Nord. «Premier semestre, l'ancien régime, second semestre, le nouveau régime. J'ai assisté de l'intérieur à la manière dont ils ont pris le contrôle», explique-t-il, l'œil pétillant comme si ça s'était passé hier. Devenu ami avec un étudiant s'intéressant à Bergson, il l'aidait à lire dans le texte original français. Un autre de ses amis était un membre secret du PC chinois. «Je l'avais repéré très vite: il m'avait demandé à l'aider à lire l'Humanité. J'avais écrit à ma famille pour qu'elle me l'envoie. Ils ont cru que j'étais devenu fou! Au premier semestre, il ne disait rien. Au second semestre, c'est lui qui a dirigé la nouvelle organisation de l'université, bien que, à la vérité, il n'ait pas été très brillant. Comme on était copains, il m'expliquait tout ce qui allait se passer...» «Le petit Bergsonien était d'une famille nationaliste du Zhejiang (sud). Son père

lui a écrit de revenir immédiatement, car il pensait que les communistes ne prendraient que la Chine du Nord. Son ami membre du parti l'a convaincu de rester en lui promettant un poste d'avenir. Il est resté et il est vite devenu représentant de tous les étudiants chinois! Il m'a dit que je pourrais continuer à venir en classe, qu'il me protégerait. Et je n'ai jamais eu aucun problème. Je suis resté jusqu'à l'été 1949 à Pékin. Je suis ensuite allé à Shanghai où j'ai été ordonné prêtre. Trois ans plus tard, nous étions chassés de Chine.»

L'histoire du père Lefeuvre se poursuit à Taïwan, où il devient un spécialiste, reconnu y compris en Chine continentale, de l'écriture primitive chinoise sur carapaces de tortues. Il a ainsi publié deux livres sur le sujet — dont l'un sur les carapaces de tortues chinoises de la Bibliothèque nationale à Paris... —, employant les techniques de la linguistique moderne pour étudier ce langage ancien. Et il a introduit cette dimension dans le Grand Ricci, lui apportant une de ses grandes originalités. Dans le même temps, il a créé des cercles étudiants destinés, explique-t-il, «à découvrir comment échanger à la manière chinoise l'esprit du Christ». Ils ont aujourd'hui essaimé au sein de la diaspora chinoise aux Etats-Unis. «Ça m'a permis d'avoir deux facettes, l'une avec la poursuite d'études très sérieuses, l'autre d'être en contact avec la vie et les gens.» Et surtout de poursuivre son immersion dans le monde chinois. «Je suis en Chine depuis cinquante-quatre ans, à tel point que je rêve désormais en chinois. J'ai vécu très heureux en Chine», dit-il. La sortie du Grand Ricci est pour lui le couronnement d'une vie consacrée à la Chine, à sa culture, et à la recherche d'un dialogue entre la Chine et l'Occident.



PATRICK CHAMOISEAU

## Bible des derniers gestes

roman

«Je suis plus vieux que la Terre, affirmait-il aussi, qui n'aligne même pas cinq milliards d'années. Je garde le souvenir de ces poussières qui s'agglutinent en blocs, de ces blocs qui se fondent en planètes, de ces vents solaires qui s'allument tout-partout, des énergies totales qui se heurtent, se contredisent, se fondent et se copstruisent sans fin.»

nrf

GALLIMARD



Le père Jean Lefeuvre.